

# ŒUVRES D'HIPPOLYTE BUFFENOIR

| | | |
|---|---|---|
| LES PREMIERS BAISERS, poésies (2e édition). Magnifique volume sur papier de Chine | 3 fr. | » |
| LES BEAUX JOURS D'UN POÈTE, étude parisienne (2e édition) | 1 | » |
| LA ROCHE TARPÉIENNE ou LETTRE SUR LE GAMBETTISME. Une forte brochure | » | 50 |
| GAMBETTA DEVANT LA JUSTICE DU PEUPLE. Une forte brochure (60e édition) | » | 50 |
| LES ALLURES VIRILES, poésie et prose. Édition de luxe (2e édition). 1 vol. | 3 | » |
| ROBESPIERRE, APERÇUS SUR LA RÉVOLUTION | 2 | » |
| POUR CEUX QUI N'ONT PAS DE FOYER, poème | » | 50 |
| DEUX DISCOURS EN L'HONNEUR D'ALFRED DE MUSSET. | 1 | » |
| LA VIE ARDENTE, poésies (3e édition) | 3 | » |
| LES DRAMES DE LA PLACE DE GRÈVE, roman historique (6e édition) | 3 | » |
| LE DÉPUTÉ RONQUEROLLE, roman de mœurs contemporaines (6e édition) | 3 | » |
| CRIS D'AMOUR ET D'ORGUEIL, poésies (5e édition) | 3 | » |
| JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LES FEMMES, étude philosophique | 1 | » |

## SOUS PRESSE :

| | | |
|---|---|---|
| CONFESSIONS ET SOUVENIRS | 3 | » |
| POUR LA GLOIRE, poésies | 3 | » |

*HIPPOLYTE BUFFENOIR*

# Jean-Jacques Rousseau

ET

# LES FEMMES

*(XVIIIe-XIXe Siècles)*

ÉTUDE PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE DE M. BERTHELOT

*Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.*

CINQUIÈME ÉDITION

PRIX : 1 FRANC




PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1891

10

A M. Ferrari,
Hommage de son tout dévoué
Hipp. Buffenoir

# Jean-Jacques Rousseau

ET

# LES FEMMES

*vous avez consacrées à ce grand écrivain, et où vous avez parlé surtout du côté féminin de sa vie et de sa grande influence sur les femmes de sa génération.*

*Ce fut l'un des traits dominants de son génie, et vous l'avez admirablement exprimé.*

*Veuillez, cher Monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments tout dévoués.*

*M. BERTHELOT.*

M. Berthelot est un des plus fervents admirateurs de Jean-Jacques. Voici un jugement porté sur l'auteur des *Confessions* par l'ancien Ministre de l'Instruction publique :

« Ce qui a fait pénétrer le nom de Rousseau plus avant dans les esprits que ceux de la plupart des philosophes du dix-huitième siècle, c'est d'abord son génie d'écrivain et le caractère passionné de ses livres. Nulle grande réputation, en France, ne se fonde et ne subsiste sans un certain mérite littéraire : la magie du style de la *Nouvelle Héloïse* a été pour beaucoup dans la vogue de Rousseau. Si Diderot n'est pas resté

au premier rang, c'est que ses ouvrages sont écrits d'une façon trop imparfaite ; ils contiennent d'ailleurs trop de brutalité pour plaire aux âmes délicates. Mais le style ne suffit pas à soutenir une renommée ; il y faut aussi la passion, et elle éclate dans Rousseau...

« Tel n'est pourtant pas le motif qui a donné à son nom un si grand retentissement. C'est surtout le fond de son œuvre qui a fait sa gloire ; ce sont les idées agitées dans le *Contrat Social* et dans l'*Émile*, les thèses qui y sont proclamées et le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de la France et du monde. »







# J.-J. Rousseau & les Femmes

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

---

## I

JEAN-JACQUES Rousseau a fait les délices des femmes charmantes du dix-huitième siècle, des jolies pécheresses qui mettaient un amour dans leur écusson de marquise ou de comtesse, et consacraient leur vie aux soins touchants du cœur. Ses livres furent l'aliment de leurs mystérieux désirs, de leurs élégances, de leur idéal passionné.

*Aimer!* Tel est le grand mot qui résonne incessamment dans l'âme des femmes, et celui qui le prononce les intéresse toujours. Or, ce mot sublime palpite à chaque page des principales œuvres de Jean-Jacques, et lui arrache les cris les plus éloquents de l'*Émile,* des *Confessions*, de la *Nouvelle Héloïse*, des *Rêveries*. En Rousseau, l'imagination domine et échauffe la raison; une chaleur bienfaisante accompagne sa pensée, et l'émotion ressentie vivement, même sur le terrain de l'argumentation, est la caractéristique de son génie. Il est donc naturel qu'il séduise la femme, être de sentiment avant tout, né pour les aveux, les baisers, les mélancoliques espérances, les tendresses infinies.

Quand son nom commença à sortir de l'obscurité, quand il publia ses premières œuvres, empreintes déjà de cette flamme de l'idée, et de cette magie du style qui devaient enfanter sa gloire et faire de lui un grand homme, toute la belle société philosophique et lettrée du dix-huitième siècle fut attentive, et reconnut qu'un astre nouveau se levait à l'horizon du monde intellectuel.

Les femmes ne s'y trompèrent pas. Bien que ses travaux du début fussent consacrés à des questions d'économie sociale et morale, elles reconnurent qu'une âme

puissamment aimante les avait inspirés, et elles s'inquiétèrent de ce Jean-Jacques qui célébrait la simplicité, la vertu, la joie de l'affection, qui chantait la poésie de la Nature et semblait accablé sous le poids de l'injustice et du malheur.

Le *Devin du Village* fut l'harmonieux prélude qui prépara sérieusement les sympathies féminines en faveur de Rousseau. Songez quelle émotion durent ressentir les belles mondaines de la Cour de Fontainebleau et de l'Académie royale de Musique, lorsqu'elles virent, sur la scène, le désespoir des abandonnées, personnifiées dans Colette !

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !

Mise en riche demoiselle,
Je brillerais tous les jours ;
De rubans et de dentelles
Je chargerais mes atours !

Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur :
J'aimais mieux être moins belle,
Et lui conserver mon cœur!

Voyez-les applaudir, de leurs fines mains, le volage Colin qui revient à son trésor :

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien!

Plus d'une sans doute portait à ses yeux son mouchoir de dentelle, et, dans la salle, échangeait un doux regard avec un brillant chevalier!

*
* *

La *Nouvelle Héloïse* fut l'œuvre attendue et détermina le triomphe suprême de Rousseau dans les cœurs féminins. Jamais écrivain n'avait parlé encore de

l'amour avec cette ardeur communicative, ces images brûlantes, cette fièvre de l'être entier, transfiguré par la passion et calciné dans ses feux.

Le titre seul de l'ouvrage, tel qu'il parut d'abord, à Amsterdam en 1760, et à Paris en 1761, renferme une séduction. Le voici :

JULIE

*Ou la Nouvelle Héloïse*
*Ou Lettres de deux Amants*
*Habitants d'une petite ville aux pieds des Alpes,*
*Recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau.*

Je me souviens qu'à Naples, j'aperçus cette édition d'Amsterdam à la vitrine d'un libraire. Le premier volume était ouvert, et le titre m'attira par son mélange de caractères noirs et rouges. En lisant ces mots magiques : *Lettres de deux Amants*, en contemplant cette édition ancienne, j'éprouvai une sensation extraordinaire, et, remontant le cours des années, je crus avoir la perception nette de l'attrait que ce livre fameux avait

exercé sur les contemporains de Rousseau, sur les femmes qui étaient, en 1760, dans la fleur de leur jeunesse, et l'éclosion de leurs amours.

Vous vous les représentez, n'est-ce pas, ces femmes adorables, à la fois sentimentales et spirituelles, élégantes et tendres, attirées par les Lettres et les Arts, saluant le mérite, quelle que fût son origine, sachant par cœur *Phèdre* et *Andromaque* de Racine, et se reconnaissant avec bonheur dans l'ineffable Araminte des *Fausses Confidences* de Marivaux. Emportées par le courant philosophique du siècle, elles admiraient Voltaire et Diderot, et s'intéressaient à Rousseau. Mme d'Épinay, Mme d'Houtetot, d'autres encore étaient, il est vrai, les protectrices attitrées du philosophe, mais toutes les Amantes, — et Dieu sait si le nombre en était respectable — avaient pour lui de l'amitié.

Elles sentaient bien que c'était son âme à lui qui vibrait dans la *Nouvelle Héloïse*, et elles lui savaient gré d'avoir pénétré si loin dans la profondeur des passions, et en définitive, de n'avoir vécu que pour aimer.

L'histoire de Julie, c'était plus ou moins la leur. Chacune d'elles avait un Saint-Preux dans son existence et ne connaissait que trop ses fascinations et son em-

pire. Au fond de leurs hôtels et de leurs châteaux, repliées sur elles-mêmes, ne trouvant pas, ou n'éprouvant plus, dans la foi religieuse, le contentement rêvé, avides d'inconnu, assaillies de désirs inassouvis, elles dévoraient avec volupté ces *Lettres de deux Amants,* qui leur rappelaient leurs propres souvenirs et faisaient éclore leurs espérances.

Durant les beaux jours, elles s'égaraient sous l'ombrage de leurs parcs magnifiques, elles gagnaient la retraite embaumée des bois et, devant la statue de quelque déesse, Diane, Vénus ou Pomone, elles méditaient longtemps sur le charme d'une confidence, la félicité d'un rendez-vous, d'un regard cher, d'une première étreinte, sur le vivant poème enfin d'un attachement qui se déclare, grandit, se développe, et va absorber une vie entière.

Choisir pour héros un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, raconter, jour par jour, tous les petits événements de leur liaison, les progrès de leur penchant, les phases de leurs fougueux entraînement, leur naïve allégresse, leurs chansons de victoire, leurs défis jetés aux cruautés du Destin, leurs insomnies, leurs amertumes et leurs désespoirs, c'était conquérir sûrement ces fières aristocrates, prêtes à se jeter dans

l'Amour avec frénésie, et à y goûter les inénarrables délices que leur imagination avait caressées.

Les moindres faits, un sourire inattendu, une subite pâleur, un coup d'œil irrité, revêtent, aux yeux des Amants, une importance capitale. Pour eux, une entrevue manquée devient d'une gravité plus considérable qu'une bataille perdue, et les intérêts des États ne sont que des jeux d'enfants, comparés au plus faible témoignage de la tendresse qui les unit.

Rousseau l'avait compris, et c'est ce qui fait de la *Nouvelle Héloïse* un chef-d'œuvre. Ce livre a pour point d'appui l'exclusivisme éternel et fatal de ceux qui aiment, de là son succès sans précédent, lorsqu'il fut publié, et de là aussi sa survivance à travers les âges.

Certaines parties de l'ouvrage ont vieilli, sans doute, mais le fond, le début surtout, ont conservé leur fraîcheur et leur éclat, parce que le cœur humain reste le même dans tous les temps et sous toutes les latitudes.

Ouvrons, au hasard, cette *Héloïse*, qui fut, dans le domaine du sentiment, un événement de premier ordre, dont le contre-coup se fit longtemps sentir sur nos mœurs, et dure peut-être encore. Telles les étoiles du ciel, qui continueraient à briller pendant des cen-

taines d'années, si leur foyer lointain pouvait tout à coup s'éteindre.

Je tombe sur une lettre de Julie. Elle donne un rendez-vous à Saint-Preux, malgré mille dangers : « Loin de rebuter mon courage, » dit-elle, « tant d'obstacles l'ont irrité ; je ne sais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais, et, si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses, et payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour... Viens donc, âme de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même ; viens sous les auspices du tendre amour recevoir le prix de ton obéissance et de tes sacrifices ; viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme. »

Saint-Preux n'a garde de manquer à ce divin appel ; il vient, et seul dans la chambre de celle qu'il adore, il s'écrie en l'attendant : « En ce mystérieux séjour, tout flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il est plein de toi, et la flamme de mes désirs s'y répand sur tous les vestiges... Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum insensible, plus doux que la rose et plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta

voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent... ce déshabillé élégant et simple, qui marque si bien le goût de celle qui le porte, ces mules si mignonnes, qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié, qui touche et embrasse... Quelle taille enchanteresse! Au devant deux légers contours... O spectacle de volupté! la baleine a cédé à la force de l'impression... Empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!... Dieux! Dieux, que sera-ce quand... O viens, vole, ou je suis perdu! »

Ces citations suffisent, pour rappeler à ceux qui l'auraient oublié, le ton enflammé de l'ouvrage et leur expliquer le succès triomphal qu'il obtint dans toute l'Europe. Les périodes incandescentes de Rousseau, pareilles à la lave du Vésuve et de l'Etna, illuminaient le cœur des femmes de clartés fortunées, et, toutes, souhaitaient avec fureur d'entendre d'une bouche aimée ce langage divin de l'abandon et de la volupté.



A l'apparition de l'*Émile*, ce ne fut plus seulement

les mondaines et les grandes dames qui apportèrent à Rousseau leurs suffrages et leurs applaudissements, il eut, pour l'admirer, toutes les épouses et toutes les mères.

Pouvaient-elles refuser leur hommage à celui qui savait si bien peindre leurs transports, leur enthousiasme, leurs inquiétudes et leurs angoisses, à celui qui, voulant décrire la félicité d'un jeune couple que l'hyménée attend, trouvait ces paroles sublimes : « Albane et Raphael, prêtez-moi le pinceau de la volupté! Divin Milton, apprends à ma plume grossière à décrire les plaisirs de l'amour et de l'innocence! Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature! Ayez seulement des cœurs sensibles, des âmes honnêtes, puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amants, qui, sous les yeux de leurs parents et de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, et, dans l'ivresse des désirs, s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs et de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même!... »

Jamais Diderot, jamais Voltaire, n'ont trouvé de pareils accents! Aussi, jamais ils ne furent chers, comme

Jean-Jacques, au chœur mélodieux des mères, des épouses, des amantes !



Dans le grand mouvement d'idées de la seconde moitié du dix-huitième siècle, dans la savante et laborieuse préparation des droits et des libertés modernes, les hommes de pensée commençaient à prendre, au sein de la société, la place prépondérante qui leur est due. La naissance, le rang, la richesse, les titres des aïeux ne suffisaient plus pour donner de la valeur. Il fallait affirmer son talent, prouver soi-même sa supériorité, afin de conquérir l'influence, et d'illustrer son nom. Le Tiers État sortait de l'ombre, les enfants de la bourgeoisie et du peuple devenaient les rivaux des membres du clergé et des fils de la noblesse, bref, l'éclosion d'un monde nouveau s'affirmait chaque jour, et déjà apparaissaient, dans les mœurs, les principes que 89 devait solennellement proclamer.

Les femmes prenaient part à ce mouvement salutaire, elles suivaient les travaux des penseurs, et encourageaient les poètes, les nouvellistes, les philosophes, les musiciens, les artistes et les écrivains de tout genre.

Que n'auraient pas fait ceux-ci pour leur plaire, pour mériter leurs encouragements, leurs grâces, leurs faveurs ?

Doucement émues par le *Devin du Village*, ensorcelées par l'*Héloïse* et l'*Émile*, elles s'étaient demandé quel sort avait l'auteur de ces captivants ouvrages ; elles savaient qu'il était pauvre, malheureux, accablé d'ennuis, et leur affection s'en augmentait encore.

La calomnie, les malentendus avaient beau s'acharner sur l'infortuné Jean-Jacques, ceux qui l'avaient lu ne pouvaient oublier sa sensibilité profonde, et restaient les amis du grand homme.

Quant à ses lectrices, elles s'apitoyaient sur ses malheurs, et elles croyaient l'entendre s'adresser à elles, dans l'admirable lettre où il fait pousser à Saint-Preux, quittant Julie et M^me^ d'Orbe, ce cri désespéré : « Il faut finir, je le sens ! Adieu, charmantes cousines ! Adieu, tendres et inséparables amies, femmes uniques sur la terre ! Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur ! Daignez vous rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existait que pour partager entre vous tous les sentiments de son âme, et qui cessa de vivre au moment où il s'éloigna de vous ! Si jamais... J'entends le signal et le cri des matelots ; je vois fraîchir le vent et

déployer les voiles; il faut monter à bord, il faut partir! Mer vaste, mer immense, qui doit peut-être m'engloutir dans ton sein, puissé-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité! »

C'était bien Rousseau, hélas! qui poussait ce cri perçant! Châteaubriand devait plus tard lui répondre avec *René,* Goethe avec *Werther,* Sénancour avec *Obermann,* George Sand avec *Lélia,* Alfred de Musset avec la *Coupe et les Lèvres,* Lamennais avec les *Paroles d'un Croyant,* tous les poètes, tous les écrivains du dix-neuvième siècle avec un chant de désespoir, ou une page pleine d'amertume, car tous, plus ou moins, nous sommes les fils de son génie!



L'engouement des femmes pour Rousseau lui survécut. Pendant la Révolution, le Directoire, l'Empire, et jusqu'en 1830, le village d'Ermenonville fut un lieu de pèlerinage pour les âmes tendres, les amants, les fiancés, les époux.

C'était dans cette solitude qu'il avait écrit ses dernières pages, qu'il avait passé ses derniers jours, et que, le 3 juillet 1778, il avait rendu le dernier soupir.

La main d'un ami généreux lui avait élevé un tombeau dans l'île des Peupliers, ornement de ce séjour champêtre.

Un charme indéfinissable attirait là tous les couples, que sa prose étincelante avait émus et consolés. Sa mémoire évoquée portait bonheur à leurs attachements voluptueux, et, lorsque de loin ils considéraient son tombeau caressé, sous le mobile feuillage, par le flot paisible du lac, ils s'étreignaient la main avec une ferveur plus intime, et il leur semblait qu'un dieu tutélaire les encourageait dans leurs caresses.

J'ai souvenance de quelques vers que m'inspira ce riant séjour d'Ermenonville. C'est peut-être l'occasion de les rappeler.

## Ermenonville.

C'est ici que Rousseau mourut ! Ce lac paisible,
Ces beaux arbres, ce parc immense, ces forêts,
Lieux de calme et d'oubli pour une âme sensible,
Furent les confidents de ses derniers secrets !

C'est ici que battu par la tempête humaine,
Accablé par le sort, d'amertume abreuvé,
Contre l'envie obscure et l'éclatante haine
L'infortuné grand homme avait enfin trouvé

Un abri consolant, des amis, le silence !
— Mais il y vint trop tard : La gloire et le malheur,
De nombreux ennemis la perfide insolence
Avaient de son génie égaré la chaleur.

La paix, les jours heureux, quand la vieillesse arrive,
Ne ressuscitent point nos viriles ardeurs,
Et n'éclairent nos pas que vers la sombre rive
Dont il faut traverser les noires profondeurs.

Malgré ton charme exquis, séjour d'Ermenonville,
D'un grand siècle tu vis s'éteindre le flambeau ;
Mais bientôt en échange, ô poétique Asile,
De ton hôte immortel tu gardas le tombeau !

Des plis de son linceul, de ses restes funèbres
Pour toi surgit soudain la popularité,
Et, grâce à lui, ton nom émergeant des ténèbres,
S'impose lumineux à la postérité !

Il semble qu'une étoile éclaire la vallée
Où Jean-Jacques Rousseau vécut ses derniers jours,
Et projette sur l'île où dort son mausolée
Un pâle et doux rayon qui le berce toujours !

Je suis venu m'asseoir sur ces rives boisées,
Affamé de justice et de nobles pensées !
Sous ces arbres peuplés d'échos retentissants,
Je suis venu chercher d'harmonieux accents !
— O Rousseau, quel frisson éveille ton génie !
Quel charme en ton bon sens, et dans ton ironie !
De quelle émotion le cœur est agité,
Quand tu peins la Nature avec la Liberté,
Quand tu montres l'Amour devenant notre maître,
Et petit à petit envahissant tout l'être !

Devant ton froid tombeau je me suis rappelé
De tes illusions l'édifice écroulé,
Le feu qui dévora ton âme chaleureuse,
Ton admirable orgueil, ta vie aventureuse !
Je me suis rappelé tes récits attachants,
Ta joie en revoyant la verdure et les champs,
En t'égarant dès l'aube à travers les prairies,
Ou jusqu'au fond des bois cachant tes rêveries !
Les lieux où tu vécus semblent t'appartenir,
Et toujours le Penseur y trouve un souvenir !

Aimé, dans sa première jeunesse, par M^me^ de Warens, devenu plus tard l'ami de M^me^ d'Épinay et de M^me^ d'Houtetot, Jean-Jacques Rousseau a été cher à toutes les femmes de son époque. Aucune de celles qu'il connut ne lui garda rancune de son caractère porté à la misanthropie, et en proie à la manie de se croire persécuté.

Je n'en veux pour témoin que cette vive, pimpante et très gracieuse M^me^ d'Épinay, qui fit les vers suivants sur celui qu'elle avait si généreusement protégé, et à qui elle avait donné un toit paisible :

O toi, dont les brûlants récits
Furent créés dans cet humble Hermitage,
Rousseau, plus éloquent que sage,
Pourquoi quittes-tu mon pays ?
Toi-même avais choisi ma retraite paisible ;
Je t'offrais le bonheur et tu l'as dédaigné ;
Tu fus ingrat, mon cœur en a saigné ;
Mais qu'ai-je à retracer à mon âme sensible ?
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné !

Si M^me^ d'Épinay parlait ainsi de l'auteur d'*Émile*,

qu'on juge quels étaient les sentiments de sympathie de ses contemporaines.

L'admirable passage suivant d'une lettre de Mme d'Houtetot peut en donner l'idée :

« Ne me demandez pas quelle est ma vie, » lui écrivait-elle le 2 décembre 1757. « Je remplis indifféremment les devoirs de la société, auxquels je ne fais que me prêter; je vois mes deux amies pour ma satisfaction particulière; je vais aux spectacles pour mon amusement et ma dissipation. Mais mon occupation la plus chère, la plus continue, la plus délicieuse, c'est de me livrer aux sentiments de mon cœur, de les méditer, de m'en nourrir, de les exprimer à ce qui me les donne. Voilà ce qui compose ma véritable vie, et qui me fait sentir le plaisir d'exister. »

Parmi les admiratrices ferventes de Rousseau, il faut citer Mme de Staël et George Sand, c'est-à-dire les deux femmes qui sont les plus hautes incarnations de leur sexe dans la littérature de ce siècle. « L'on se sent entraîné par lui, » dit la première, « comme par un ami, un séducteur ou un maître. » George Sand a paraphrasé cette belle parole dans maints passages de son œuvre immense.

Ce n'est pas une mince gloire de conquérir ainsi

toutes les femmes remarquables, qui se succèdent de génération en génération, et ces amitiés célèbres, qui s'attachent au souvenir d'un penseur, vengent mieux sa mémoire attaquée que tous les panégyriques.

## II

De nos jours, quel est le sentiment des femmes à l'égard de Rousseau ? Ont-elles pour lui de la sympathie, de l'indifférence ou de la répulsion ?

Nous affirmons d'abord que, parmi celles qui parlent de lui, très peu ont lu ses œuvres, même superficiellement. Leur jugement n'a donc pas une véritable importance. Celles qui professent pour lui de l'antipathie, ne le font que parce qu'elles ont entendu dire que les *Confessions* renfermaient des passages qualifiés abominables; que, d'autre part, Rousseau avait porté ses enfants aux Enfants-Trouvés, et qu'il n'avait pas craint de raconter ses aventures galantes, en donnant le nom de ses maîtresses.

N'essayez pas d'expliquer ses fautes et ses malheurs, l'originalité de son caractère et de son génie; n'allé-

guez pas que si nous connaissons ses faiblesses, c'est qu'il nous en fait lui-même l'aveu, que, d'ailleurs, il les a rudement expiées; n'allez pas insinuer qu'uni à une femme indigne, il n'a peut-être renoncé aux enfants, mis au monde par Thérèse, que parce qu'ils n'étaient pas de lui, comme le croyait George Sand; bref, ne prenez pas sa défense trop chaudement, sans quoi vous passeriez, auprès de certaines, pour être affligé de tous les vices et capable de toutes les ignominies.

Une dizaine de pages des *Confessions,* mal comprises, lues souvent en citations tronquées, et dénaturées par la malveillance des critiques, voilà, pour beaucoup de femmes modernes, la base du jugement sans appel qu'elles portent sur Rousseau, si toutefois on peut appeler jugement un commérage incohérent, qui confine à la criaillerie. Le reste ne compte pas; les dix-huit volumes in-quarto qui vont du *Discours sur le Rétablissement des Sciences* aux *Rêveries* et à la *Correspondance,* sont non avenus!

Qu'on ne parle pas de Rousseau à ces dames! C'était un misérable, et ceux qui l'admirent ne méritent, comme lui, que le mépris.

Rousseau a le privilège spécial d'exciter la bile de certaines viragos humanitaires, égarées dans les Lettres.

Elles comprennent toutes les misères, elles veulent se sacrifier pour tous les malheureux, apporter une consolation à toutes les souffrances, elles se réclament de tous ceux qui ont lutté pour la Justice, la Liberté, le Droit. Leur cœur est une ambulance où gémissent tous les blessés de la vie... Vous êtes touché par tant de compassion, et passant en revue les militants du Progrès, le nom de Jean-Jacques Rousseau vous vient naturellement sur les lèvres, lui dont l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, lui qui souffrit pendant sa vie entière!

A ce nom de Rousseau, une fureur épileptique s'empare de nos consolatrices au cœur si large, leurs yeux s'allument de rage, leur visage pâlit, leur bouche se tord, une écume y apparaît, et des imprécations en sortent à flot précipité. Elles excusent les crimes des plus grands scélérats, mais elles ne pardonneront point la moindre peccadille à l'auteur des *Confessions*.

L'une vous dira qu'il n'avait pas de cœur, et ne savait pas aimer. Vous ouvrirez les *Rêveries*, et vous lirez ce passage : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens... Quels paisibles et délicieux jours nous eussions pu couler ensemble! Nous en avons passé de tels, mais qu'ils ont été courts et ra-

pides, et quel destin les a suivis! Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi-même pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu... J'ai besoin de me recueillir pour aimer... J'engageai *maman* à vivre à la campagne. Une maison isolée, au penchant d'un vallon, fut notre asile, et c'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie et de bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'effroi! »

Vous demanderez à votre interlocutrice si le plus élégiaque des poètes a parlé de l'amour en termes aussi pénétrants. Elle ne vous écoutera pas, et vous répondra : « Je vous dis que c'était un homme indigne! »

Une autre ne craindra pas de vous affirmer effrontément, et avec une ignorance crasse, qu'il n'a point compris la Nature, qu'il n'a jamais « regardé s'ouvrir une fleur, ni écouté chanter un oiseau, ni contemplé la mort du soleil se noyant dans l'horizon. »

Rousseau n'a point compris, n'a point aimé la Nature! Vous croyez rêver, en entendant ces insanités, et, prenant les *Confessions*, vous citez cette page : « L'aurore un matin me parut si belle que, m'étant habillé précipi-

tamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme : c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, l'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge... »

Vous pouvez citer cent passages aussi étincelants que celui-ci.

— Votre Rousseau n'était qu'un laquais! vous répondra une voix éraillée où se révèlent l'alcool et la folie.

— Un laquais! Madame, celui qui écrivait à Frédéric II, roi de Prusse, ces fières paroles, le 30 octobre 1762 : « Vous voulez me donner du pain, Sire. N'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. »

— Ne parlons plus de Rousseau, reprendra l'impudique mégère au paroxysme, Robespierre l'avait en vénération particulière!

C'est là l'argument final, le trait de Parthe sans ré-

plique. Robespierre aimait Jean-Jacques, la cause est entendue, celui-ci ne peut être que le dernier des scélérats. A ce compte, il faudrait aussi condamner Racine, car le grand Conventionnel l'admirait de même, et se plaisait, le soir, à lire les vers de *Phèdre* et d'*Iphigénie* aux amis qui l'entouraient.

*
* *

A côté de ces femmes ignorantes, mal élevées, mal embouchées et souverainement injustes, il y en a d'autres, par bonheur, qui savent, qui sentent, qui s'expriment avec grâce, et qui jugent avec bonne foi. Celles-là admirent aussi Rousseau, même en compagnie de Robespierre et de Saint-Just, le plaignent dans ses malheurs, et lui pardonnent ses travers et ses fautes. Sans doute, elles ne sont plus passionnées à son égard, comme les belles marquises de 1760. A un siècle de distance, on ne prend plus feu pour un écrivain, comme de son vivant. Quel esprit s'enflamme aujourd'hui pour Diderot, Voltaire, Buffon, Beaumarchais? Pourtant, qui ne s'incline devant ces maîtres? De même pour Jean-Jacques.

Depuis une quinzaine d'années que j'observe la so-

ciété parisienne, j'ai toujours constaté que les femmes véritablement distinguées, possédant le charme, ayant de la tête et du cœur, dignes d'être aimées enfin, évoquaient la mémoire de Rousseau avec attendrissement. Il en est encore qui s'arrêtent aux Charmettes, qui vont en pèlerinage discret à Ermenonville, et qui s'y enivrent, au printemps, du parfum des roses, de l'odeur érotique des bois, de la poésie d'un beau paysage consacré par un souvenir immortel.



La Poésie! — Ce mot magique me fait songer au récit qui me fut conté naguère par un poète qui m'est cher. C'est un fidèle de Jean-Jacques, et il a consacré au grand homme les plus attrayantes méditations de sa jeunesse. Ce récit rentre dans le cadre de cette Étude, et c'est par lui que je la terminerai.

En 1877 — c'est mon ami qui parle — j'avais fait lire les *Confessions* à une femme du monde que nous appellerons, si vous voulez, la comtesse d'Orgefin. Elle commençait à partager mes sympathies pour Rousseau, pourtant elle faisait encore de nombreuses réserves. Je lui proposai d'aller passer une journée à Montmorency, et de visiter l'Ermitage. Elle accepta.

Par une riante matinée du mois de mai, dès huit heures, je l'attendis dans une des avenues qui avoisinent l'Arc-de-Triomphe. Ce n'était pas chose facile pour elle de quitter sa maison à cette heure, et toute une série de jolis mensonges avait dû être imaginée pour colorer son absence. Rien n'était sûr. Je me promenais inquiet, fiévreux, l'œil sondant toutes les directions, m'arrêtant tout à coup, sans motif, tirant ma montre à chaque minute, et ne voyant pas l'heure. Elle apparut enfin. Je la reconnus de loin à sa démarche, à son chapeau d'été, large de bords, relevé d'un côté. Elle enfilait ses gants, et le nœud rouge de son ombrelle voltigeait à la brise.

Je ne fus tranquille que lorsque le sifflet de la locomotive annonça le départ du train, mais alors, vogue la galère, et après nous le déluge, comme disait le tyran Louis XV!

Nous visitâmes, avant le déjeuner, ce logis fameux de l'Ermitage que M[me] d'Épinay avait offert à Rousseau, pour qu'il pût y travailler en paix. Silencieux, nous rendions un secret hommage à l'hôte illustre qui y écrivit la *Nouvelle Héloïse*, et notre pensée, remontant vers le passé, ressuscitait les beaux jours du dix-huitième siècle.

C'est à propos de ce séjour que Rousseau a écrit une de ses pages les plus vivantes. Rappelant son installation à Montmorency, il dit : « On voyait dès violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison... Mon premier soin fut de me livrer à la délicieuse impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure que je n'eusse parcouru dès le lendemain. »

J'avais les *Confessions* dans ma poche, et nous lûmes ce passage et les pages qui suivent. Nous regardions l'habitation, les bois, les champs, la vallée, et nous cherchions à y saisir les sensations qu'y avait cueillies notre héros.

O Rousseau, va-nu-pieds de génie, avais-tu le pressentiment de ta gloire future, lorsque, plongé dans tes pensées profondes, tu te promenais à travers ces riants paysages, lorsque tu te reposais sous les châtaigniers de cet Ermitage qui t'ont survécu, lorsque tu allais cueillir

la pervenche dans les sentiers de ces forêts qui parlent de toi, et sont consacrées à jamais par ton souvenir?

Pensais-tu que plus tard les Ames tendres et aimantes viendraient en pèlerinage en ces vallons fortunés, et sentiraient s'accroître leur mutuelle affection, en évoquant ton image, en s'entretenant de ta sensibilité, en se racontant les aventures de ta vie orageuse?

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous fîmes un déjeuner champêtre, dehors, sous une tonnelle. Je demandai un vin généreux de Bourgogne, vin chargé d'années, qui nous mit en belle humeur. Les rayons du soleil nous arrivaient à travers le feuillage, et la liqueur sacrée, fraîche et parfumée, avait la transparence des rubis les plus purs.

Nous nous attardâmes à bavarder, quand le café fut servi. Le chat de l'hôtelier daigna nous présenter ses devoirs. Il grimpa d'abord sur une chaise, puis, voyant qu'on lui faisait bon accueil et qu'il avait affaire à des amis, il escalada la table, et vint en ronronnant se caresser les oreilles contre le corsage de la comtesse d'Orgefin. Le bon apôtre, comme tous les représentants de sa race, adorait les parfums, et il saisissait avec empressement l'occasion de satisfaire son vice.

La charmante femme passait la main sur la tête et le

dos du gracieux animal, et lui adressait des paroles aimables, et tout un petit discours affectueux qu'il semblait comprendre.

Le reste de la journée s'acheva en courses à travers les bois. Nous nous perdîmes sous leur ramure, respirant à pleins poumons les senteurs voluptueuses qu'exhalent les chênes, les buis, les plantes et les fleurs. Nous fîmes une longue halte sous un vieux châtaignier, et notre causerie revint à Rousseau.

— Il s'est sans doute reposé là où nous sommes, dit Mme d'Orgefin. Quel y fut son rêve?...

Et elle parla de Mme d'Épinay, de Mme d'Houtetot. Je l'écoutais, la comparant secrètement à ces riantes et spirituelles figures, et j'aurais voulu que le soleil s'arrêtât, et que la journée ne finît jamais!





# A propos de J.-J. Rousseau

Je crois devoir compléter l'Étude qui précède, par les deux pièces de vers suivantes, l'une inspirée par la mort si touchante de Mme de Warens, et écrite en 1875, à l'heure où je débutais dans les lettres, à l'aube déjà lointaine de ma jeunesse; l'autre composée récemment en l'honneur de Rousseau, à l'occasion de l'érection de sa statue sur la place du Panthéon.

J'y joins un court fragment de mes *Souvenirs*, consacré à la mémoire du grand homme, ainsi que quelques extraits significatifs empruntés à la correspondance des femmes qui ont écrit jadis à Rousseau, correspondance peu connue jusqu'ici, et qui mérite toute l'attention des psychologues.

Enfin, le jugement d'une de nos contemporaines sur le philosophe termine ce petit ouvrage, offert comme un hommage à tous les esprits indépendants.

## I

## La mort de Madame de Warens.

Paris, 1875.

A soixante-trois ans, malheureuse, isolée,
Dans un réduit obscur, sans fleur et sans soleil,
Stoïque, elle aperçut la funèbre vallée,
Et s'en alla dormir son éternel sommeil !

Ne regrettiez-vous pas, ô femme inconsolée,
Vos Charmettes, vos bois, votre horizon vermeil,
Vos vergers, vos amours,... la jeunesse envolée,
Jean-Jacques qui venait vous sourire au réveil?

O Rousseau, qu'as-tu fait? — Tu laissas ta maîtresse
Mourir dans l'abandon; tu ne vins pas fermer
Ses yeux si beaux jadis, en la saison d'aimer!

Tu ne recueillis pas sa dernière caresse,
Son suprême baiser... le reste du flambeau,
Et des indifférents la mirent au tombeau!

II

## A Jean-Jacques Rousseau.

Paris, 1889.

I

Comme un Libérateur, rayonnant de génie,
Qui vient pour accomplir d'héroïques travaux,
Jean-Jacques, sans trembler devant la calomnie,
Avide de Beauté, de Gloire, d'Harmonie,
Apparaît, et se dresse au seuil des Temps nouveaux.

De ses mâles accents, de ses combats sans trêve,
Qui pourrait oublier le fécond souvenir?
Quelle âme n'a senti sa chaleur, et sa sève?
Quel regard, fasciné par l'éclat de son rêve,
N'a vu plus lumineux les jours de l'Avenir?

Quand le Peuple, courbé sous un vil esclavage,
Résolut de briser sa longue oppression,
C'est au nom de Rousseau, c'est devant son image
Qu'il proclama la fin de l'antique servage,
Et que, stoïque, il fit la Révolution !

Son ardente Pensée activa les colères
De la France éblouie, entrevoyant ses Droits;
Et, par elle inspirés, les Tribuns populaires
Surent anéantir les abus séculaires
Qui nous avaient, hélas! écrasés sous leurs poids!

Il fut, il est encor, il restera sans cesse
L'Ami des Justiciers et des Réformateurs!...
Tel le divin Platon, enseignant la Sagesse,
Il possède à jamais l'immortelle Jeunesse,
Qui charme les esprits, et qui séduit les cœurs!

II

Ce n'est point seulement par sa Raison puissante,
Élevant des autels au Droit ressuscité,
Que Jean-Jacques Rousseau, lumière éblouissante,
S'impose à notre race, à peine renaissante
Des maux qu'elle a soufferts, du joug qu'elle a porté!

Il est aussi l'Ami fervent de la Nature,
Le peintre sans rival de ses mille trésors,
De ses champs, de ses bois à la frêle verdure,
De ses eaux arrosant avec un frais murmure
Les arbres et les fleurs répandus sur leurs bords !

Qui chanta, mieux que lui, les grâces de l'aurore,
La joie et le frisson du jour, à son réveil,
Les splendeurs qu'une nuit de printemps fait éclore,
Toute la Vie enfin d'un rivage sonore,
Illuminé d'Amour et rempli de Soleil ?

L'Amour ! — Ah ! qui jamais, ivre de sa folie,
A su mieux le décrire, et l'a mieux célébré
Dans ses fougueux transports, et sa mélancolie,
Dans son espoir tremblant comme un roseau qui plie,
Dans ses aveux naïfs, et son trouble adoré ?

Que de fois j'ai relu la page incomparable
Où d'une main baisée il dit la volupté,
Et peint si noblement le bonheur ineffable
Dont frémit l'être entier, quand une femme aimable
S'attendrit de nous voir admirer sa beauté !...

## III

Et pourtant, ô grand Homme, étincelant génie,
Malgré tes généreux et bienfaisants labeurs
Quelques esprits chagrins conservent la manie
De ne parler de toi qu'avec ignominie,
Et de te reprocher l'aveu de tes malheurs !

Écrivains malveillants, sans idée et sans style,
Femmes poussant des cris de lugubre impudeur,
Ils espérent troubler, de leur rage stérile,
Le Temple vénéré, le poétique Asile
Où la Foule pensive évoque ta grandeur!

Mais leur fureur expire au pied de la statue
Dont Genève et Paris ont voulu t'honorer!
Le Peuple, énorgueilli de l'entrave abattue,
Te donne, chaque jour, la gloire qui t'est due,
En ne cherchant ton nom qu'afin de l'admirer!

Nous sommes tous les fils de ton Intelligence!...
Nous nous reconnaissons dans tes récits charmants,
Et retrouvons en eux, avec surabondance,
Nos désirs les plus chers, nos vœux d'indépendance,
Nos faiblesses sans nombre, et nos secrets tourments!

Nous t'aimons, ô Rousseau, du meilleur de notre âme,
Et ne comprenons point qu'on ose t'outrager,
Parce que ton destin fut pareil à la flamme,
Et qu'en toi tout nous dit, nous révèle, et proclame
Que jamais rien d'Humain ne te fut étranger !

III

## Sympathie instinctive.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dès mon enfance, je me suis senti attiré vers Jean-Jacques Rousseau. Les pages que je lisais de lui, dans les *Morceaux choisis* mis entre mes mains d'écolier, me transportaient d'enthousiasme. Je reconnaissais là d'instinct je ne sais quelle généreuse chaleur pour mon cœur et mon esprit, et je m'enivrais déjà des splendeurs de sa pensée, et de l'harmonie de son style.

Ce fut bien le reste, quand plus tard je me rendis compte de son influence prépondérante sur l'épopée de la Révolution, sur les destinées de notre littérature, sur les mœurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

Tous, nous sommes plus ou moins fils de Jean-Jacques, soit par notre culte pour la nature, soit par les inquiétudes de notre intelligence, soit par l'immense besoin de justice qui nous tourmente, soit par la poésie mystérieuse qui chante en nous, soit enfin par la volupté et l'angoisse de nos amours, quelquefois, hélas! par toutes ces fièvres réunies dévorant notre être, et faisant de nous des *enfants du siècle*, suivant le mot de Musset!

J'avais lu les *Confessions*, à vingt ans, en Bourgogne, dans l'admirable édition in-octavo de 1792, enrichie de gravures magnifiques, dignes du grand penseur, et j'avais été secoué dans toutes mes fibres, et conquis définitivement. Cette lecture fut un événement important de ma vie morale, et je n'en puis évoquer le souvenir sans attendrissement.

J'habitais alors la jolie petite ville d'Auxonne, et j'étais logé, hasard singulier, dans une vaste chambre occupée jadis par le lieutenant d'artillerie Napoléon Bonaparte. Je me vois encore assis à une petite table ronde, l'immense volume des *Confessions* ouvert devant moi. Je dévorais ces pages ardentes, et longtemps je rêvais devant les gravures accompagnant le texte, Rousseau enfant faisant un aqueduc, Rousseau adolescent se présentant chez M^me^ Warens, le jour de Pâques fleuries,

ou, près de Lyon, couchant à la belle étoile, ou jetant des cerises à M^{lles} Gallet et de Graffenried; Rousseau enfin, âgé de quarante ans, aux pieds de M^{me} d'Houtetot dans le parc d'Eaubonne, et la vue des immortelles Charmettes, et la maison de Montmorency, et les coteaux d'Ermenonville.....

Mille chimères me hantaient, et l'illusion dorait de ses douces clartés l'horizon de l'avenir. Je fortifiais en moi cet amour de l'indépendance absolue qui m'a toujours guidé dans toutes mes actions.

Depuis mon arrivée à Paris, j'avais souvent visité les lieux habités par Jean-Jacques. Plus d'une fois, dans le quartier Latin, j'avais franchi le seuil de l'ancien hôtel Saint-Quentin, au coin de la misérable rue des Cordiers. C'est là que l'auteur d'*Émile* avait connu Thérèse, et avait lié sa vie à celle de cette simple d'esprit.

Hôtel consacré par de nombreux souvenirs littéraires! Balzac aussi avait logé là, et George Sand, et Proudhon, et Vallès, tous les irréguliers célèbres des temps modernes. Il semble que la mémoire de Rousseau les attirait là par la magie puissante du malheur et de la gloire. Quand je le vis, cet hôtel avait l'aspect lamentable des choses vieillies qui touchent à leur déclin suprême. Il est démoli aujourd'hui, et les admirateurs

à venir de Jean-Jacques ne trouveront plus ce toit qui avait abrité sa pauvreté et son nom inconnu encore!

. . . . . . . . . . . . . . . . .

IV

## Correspondance féminine de J.-J. Rousseau.

Si quelqu'un pouvait douter de la tendresse profonde que les contemporaines de Rousseau ressentirent pour lui, il n'aurait qu'à feuilleter la correspondance publiée en 1865 par M. Streckeisen-Moulton, chez l'aimable et savant éditeur Calmann-Lévy [1], correspondance qui renferme des lettres touchantes adressées à l'auteur d'*Émile* par Mme d'Épinay, Mme d'Houtetot, la maréchale de Luxembourg, la duchesse de Montmorency, la comtesse de Boufflers, Mme de Chenonceaux, la marquise de Créqui, la duchesse de Saxe-Gotha, la marquise de Verdelin, etc., etc.

(1) *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis,* correspondance publiée par Streckeisen-Moulton, avec une appréciation de Sainte-Beuve, 2 vol. in-8, chez Calmann-Lévy, 1865.

C'est là qu'il faut chercher les preuves de la puissance et de la magie de Jean-Jacques. L'homme qui a su inspirer tant de sympathie, tant d'adorable amitié aux femmes les plus remarquables de son temps par leur beauté, leur grâce, leur intelligence, leur nom et leur naissance, cet homme-là a connu l'indicible joie des grands triomphateurs, et des conquérants superbes.

Auprès de ces épîtres, remarquables à tous égards, et par la science de l'amour, et par l'intensité du sentiment, et par l'abandon charmant du cœur, et par le souci prédominant des choses de l'esprit, et par la clarté du langage, et par l'élégance du style, que pèsent, je le demande, les diatribes de quelques ravaudeuses littéraires dont la mâchoire édentée achève de s'user en grignotant la gloire du plus ardent des penseurs ?

Nous tenons à citer ici quelques fragments — les plus caractéristiques au point de vue de l'amitié — de la correspondance de cette pléiade de femmes admirables, dont le souvenir colore le dix-huitième siècle d'un reflet enchanteur.

## I. — De Madame d'Épinay.

*Janvier 1757.* — ... Adieu, mon cher et malheureux ami. Que je vous aime, que je vous plains ! Si vous vouliez venir passer vingt-quatre heures avec moi, et ne voir uniquement que moi, je vous enverrais mon carrosse lundi matin à Montmorency, qui vous ramènerait le mardi matin. C'est que je prévois que ma mère sera bien encore huit jours sans que je puisse la quitter.

*12 avril 1757.* — Je suis encore bien souffrante, mon cher ami, mais j'ai au moins la tête un peu plus libre, et j'en profite pour vous dire que je compte incessamment avoir le plaisir de vous embrasser...

*Août 1757.* — Je vous avertis, mon cher ours, que tous vos confrères dînent ici aujourd'hui, et vous attendent, mais pas avec plus d'impatience que moi. Je ne veux point de vous demain, parce que vous ne voudriez point de nous ; nous aurons des femmes. Je ne sais où M. d'Ep...a appris que je devais aller dîner avec vous.

*Été 1757.* — Mon cher ami, est-ce là ce dont nous étions convenus ! Qu'est donc devenue cette amitié, cette confiance ! Et comment l'ai-je perdue ; qu'ai-je donc fait ? Est-ce contre

moi ou pour moi que vous êtes fâché ? Quoi qu'il en soit, venez dès ce soir, je vous en conjure ; souvenez-vous que vous m'avez promis, il n'y a que huit jours, de ne rien garder sur le cœur et de me parler sur-le-champ. Mon cher ami, je vis dans cette confiance...

*Automne 1757.* — ... Ah ! laissons, laissons ce commerce de misères à tous ces cœurs vides de sentiments et à ces têtes sans idées ; cela ne va qu'à ces petits amants vulgaires qui n'ont que les sens agités et qui, au lieu de cette confiance et de ces délicieux épanchements, lesquels dans les âmes fortes telle que la vôtre, augmentent les sentiments par la vertu et la philosophie même, mettent à la place de petites querelles qui rétrécissent l'esprit, aigrissent le cœur et rendent les mœurs plates quand elles ne les rendent pas ridicules..... Je veux être toujours comme une ombre heureuse autour de vous, qui vous entraîne au bonheur malgré vous.

## II. — De Madame d'Houtetot.

*3 mars 1757.* — J'apprends que vous êtes dangereusement malade, mon cher citoyen ; mon amitié pour vous vous répond de mon inquiétude et de ma peine. Au nom de Dieu, ne rejetez pas les secours qui pourraient vous être nécessaires. J'envoie exprès savoir de vos nouvelles, faites-m'en donner.

*[illegible]* — ... Je ne puis trop vous exprimer ma joie de vous voir rentrer au sein de vos amis. Vous n'étiez pas fait pour en être séparé. Ils sont dignes de vous, vous l'êtes d'eux. Je vous vois avec plaisir reprendre les chaînes qui font [illegible] notre âme à vie et par lesquelles seules elle est heureuse. Votre cœur est également fait pour l'amitié et pour la vertu ; qu'elles embellissent tous vos jours jusqu'à vos derniers jours ! Le bonheur n'est placé pour vous qu'auprès d'elles. Mais en vous retrouvant auprès de vos amis, ressouvenez-vous que j'essayai la première de vous rendre à eux ; que c'est la première marque que vous reçûtes de mon amitié, et qu'elle doit m'assurer la vôtre pour toujours. J'ose me placer dans votre cœur auprès de vos amis...

*26 octobre 1757.* — ... Vous avez vu comme nous savons aimer (elle et Saint-Lambert), et notre amitié n'est pas indigne de vous. Croyez, mon ami, que rien n'est échappé de ce qui était en vous à ce cœur si sensible aux vertus et aux sentiments tendres et honnêtes ; il est aussi incapable de manquer à l'amour qu'à l'amitié. La vôtre ajoute au bonheur de ma vie que l'amour faisait déjà ; je jouis du plaisir de les voir réunis pour embellir mes jours et pour me faire goûter toute la félicité dont une âme sensible puisse être susceptible. Si j'avais pu former encore quelque désir, ç'aurait été sans doute, après un amant tel que lui, d'avoir un ami tel que vous à qui je pusse parler, qui sût m'entendre, qui l'aimât, qui sentît tout

ce qu'il vaut, et à qui je pusse faire comprendre que l'amour, tel qu'il est dans mon âme, ne peut la dégrader et n'est capable que d'ajouter à ses vertus...

Ne méprisons pas, mon ami, un sentiment qui élève autant l'âme que le fait l'amour, et qui sait donner tant d'activité aux vertus. L'amour tel que nous en avons l'idée ne peut subsister dans une âme médiocre, et il ne peut jamais avilir celle qu'il occupe, ni lui inspirer rien dont elle ait à rougir...

... Songez à moi dans votre solitude, écartez la mélancolie ; que le souvenir de vos amis et le mien ne vous donnent que des plaisirs... J'attends de vos nouvelles, et je vous en demande ; interrompez quelquefois vos occupations pour vous livrer à l'amitié.

*Ce 1er novembre 1757.* — ... Comptez à jamais sur moi, mon ami, et puisque cette amitié vous est chère, croyez que je ne suis pas plus capable d'y manquer qu'à l'amour ; je vous l'ai déjà dit, et toute ma vie vous le prouvera. Croyez aussi que mes sentiments sont très indépendants de ceux de vos autres amis, s'ils pouvaient jamais vous manquer. Je puis vous répondre pour toujours de deux cœurs que vous vous êtes attachés par tout ce qui est en vous de tendre et de vertueux. Un ami tel que vous ajoutera toujours à l'estime que nous faisons de nous-mêmes, et à notre bonheur.

*Paris, 2 décembre 1757.* — ... Je m'occupe beaucoup de

ma santé, mon cher citoyen; elle est trop chère à tout ce à quoi mon cœur s'attache pour n'y pas donner tous mes soins; c'est par eux que j'aime la vie, et c'est pour eux que je la veux conserver. O amour! ô amitié! tant que vous existerez pour moi, vous embellirez mes jours, et vous me les rendrez chers!

Ne me demandez pas quelle est ma vie : je remplis indifféremment les devoirs de la société, auxquels je ne fais que me prêter; je vois mes deux amies pour ma satisfaction particulière; je vais aux spectacles pour mon amusement et ma dissipation. Mais mon occupation la plus chère, la plus continue, la plus délicieuse, c'est de me livrer aux sentiments de mon cœur, de les méditer, de m'en nourrir, de les exprimer à ce qui me les donne. Voilà ce qui compose ma véritable vie, et qui me fait sentir le plaisir d'exister!

*28 janvier 1758.* —... Avez-vous quelques nouvelles de Diderot? Je l'ai rencontré l'autre jour chez le baron (d'Holbach). Il m'a fui, je le crois; j'avais un panier et des diamants; malgré tout cela, j'avais en vérité aussi un cœur bien fait pour sentir l'amitié, le mérite des bonnes choses et surtout des bonnes actions et des belles âmes, et il aurait bien pu m'aborder.

*Paris, le 12 février 1758.* —... Quant au scrupule, cher citoyen, qui vous tourmente sur le secret que je fais à mon



mari de notre liaison, je vous dirai franchement la chose. Et comme philosophe, et comme bel esprit, votre commerce lui déplairait également, et tout ce qui a fait votre réputation dans le monde serait pour lui un sujet d'éloignement. Je ne doute pas qu'il ne voulût m'éloigner de vous voir, s'il savait que je vous vois. J'ai cru, sans me rien reprocher, pouvoir conserver et former une liaison d'une innocente amitié avec un homme que j'estime, et qui ne lui déplairait que par une très injuste prévention.....

## III. — De la Maréchale de Luxembourg.

*Paris, mars 1760.* —... Non, jamais il n'y aura rien de si bien écrit, de si touchant (que la *Nouvelle Héloïse*). Je meurs d'envie de vous voir, je suis à la mort d'une absence si longue. Comment peut-on aimer les gens qu'on voit si peu, ou, pour mieux dire, comment peut-on voir si peu les gens qu'on aime? Car certainement je vous aime de tout mon cœur... Adieu, Monsieur, personne ne vous honore, ne vous estime et ne vous aime plus que moi...

*Paris, juin 1761.* — D'aujourd'hui en quinze, nous nous reverrons; j'en meurs d'impatience. M. Coindet vous voit à tout moment; je le trouve bien heureux. Il est occupé de vous, il vous aime de tout son cœur... Nous ne voyons point

dans les ouvrages de Voltaire, l'élévation, la force de génie qui est répandue dans cette charmante *Julie*. Adieu, le plus aimable de tous les hommes et le plus aimé.

*Paris, mercredi, septembre 1761.* — Oui, Monsieur, j'ose le dire, mon cœur est digne du vôtre. Il n'y a point de sentiment tendre qu'il ne sente pour vous. Il est impossible d'être plus affligée que je ne le suis de notre séparation. Je voudrais passer ma vie avec vous; vous ne vous en trouvez pas digne. Je crois à votre supériorité, je la respecte et je l'admire.

Il faudrait être Julie pour habiter Clarens. Je sais bien que l'hôtel de Luxembourg ne lui ressemble pas, ainsi je ne vous dis pas qu'il y a un petit appartement qui serait trop heureux de vous recevoir. Vous le savez, cela suffit, jamais vous ne serez importuné de mes demandes. Vous ne défendez pas les désirs, heureusement : j'aurais bien de la peine à vous obéir... Il n'y a plus de moments dans ma vie où je ne vous regrette, ne vous désire et ne vous aime.

*Paris, jeudi, octobre 1761.* — Nous ressentons tous les jours avec délices le prix d'une amitié aussi rare que la vôtre, et je vous aime avec toute la tendresse que vous méritez. Il n'y a pas de cœur plus tendre que le mien...

*Paris, novembre 1761.* — Ne connaîtrez-vous jamais les sentiments que j'ai pour vous ? Il faut donc vous dire pour la

centième fois que je vous aime de tout mon cœur, et que je ne changerai point, tant que je vivraï. Vous serez vénéré avec la même tendresse et la même fidélité... Je ne vous écrirai point des lettres aussi spirituelles que les vôtres : vous vous contenterez de mon cœur, qui n'a pas tant d'esprit que vous, mais qui est bien plus tendre.

### IV. — De la Duchesse de Montmorency.

*Paris, 25 juillet 1761.* — Je vous avertis, Monsieur, que je tremble en vous écrivant ; mais j'ai une telle confiance dans la bonté de votre cœur et dans votre indulgence, que quoique je remarque qu'il y a bien des mots répétés dans cette lettre, je ne la recommencerai point. Vous y verrez un style un peu long et peu agréable, mais c'est le cœur qui conduit ma main en vous écrivant... Rendez justice aux sentiments les plus sincères ; permettez aussi que je vous embrasse, comme si j'étais à Montmorency.

### V. — De la Comtesse de Boufflers.

*Été 1761.* — Je suis charmée que le miel que je vous ai apporté vous ait paru bon. Il y en a de deux espèces, je voudrais savoir lequel vous préférez. Ce sont de ces présents

qu'on peut accepter sans déroger aux lois les plus sévères, et véritablement je n'ai rien mangé de plus agréable en ce genre.

*24 juin 1762.* — .....Que le malheur n'altère pas votre vertu, c'est une épreuve dont les âmes, comme la vôtre, doivent sortir victorieuses... Que parlez-vous, Monsieur, d'opprobre et d'humiliation ? Votre gloire et votre réputation seront immortelles, et ne dépendent point des coutumes locales.

## VI. — De la Marquise de Créqui.

*Janvier 1759.* — Votre ouvrage (*Lettre sur les Spectacles*) a eu un plein succès. M. de Marmontel vous réfute, en ne vous répondant point. Les femmes sont un peu furieuses. Laissez dire tous ces oisons-là, et pensez que jamais vous ne donnez quatre lignes qu'elles ne fassent sensation.

*Monflaux (bas Maine), 8 août 1764.* — J'envoie ma lettre pour l'affranchir à Paris jusqu'à Pontarlier, car ici nous n'avons qu'un postillon à pied qui va porter nos lettres à Mayenne, et nous rapporte nos réponses. Il est souvent saoul de poiré, mais d'ailleurs bon enfant, et conservant sa boîte de bois dans nos précipices et dans ses rafraîchissements. Adieu, encore une fois, Jean-Jacques, plût à Dieu de nous revoir bientôt!

## VII. — De Madame de Verdelin.

*Brenne (Indre), 24 août 1771.* — Vous savez ce que je vous ai dit, et ce que je penserai, et, qui mieux est, sentirai toute ma vie. Je vous admire avec enthousiasme, et je vous aime comme le cœur le plus sensible et le plus vrai qui ait jamais existé. Je voudrais pouvoir vous donner des preuves de tous ces sentiments, mais je connais si bien les vôtres que, pour vous servir à votre mode, je m'en tiens à vous être inutile..... Mais non, j'ose croire que je ne suis pas inutile à votre bonheur. Le premier, le seul pour un cœur tel que le vôtre, c'est de savoir s'il en existe un bien vrai, bien sensible, sur lequel vous pouvez compter à la vie et à la mort, et vous avez en moi ce cœur... C'est ici où j'ai commencé à vous lire, où je formai le désir de vous connaître. Que j'ai de plaisir à vous l'écrire !

## VIII. — De la Duchesse de Saxe-Gotha.

*Gotha, 4 mai 1765.* — Je profite avec empressement, Monsieur, d'un avis de milord Maréchal pour vous assurer que si vous avez besoin de retraite, vous n'en trouverez jamais de plus sûre et de plus tranquille que chez nous ; que vous trou-

verez ici tous les soins et toutes les consolations que vous désirerez, qu'en un mot vous serez reçu avec des transports de satisfaction et par les mains de l'amitié. Soyez persuadé, Monsieur, que je partage véritablement vos peines, que je voudrais les soulager et que je suis avec estime votre affectionnée amie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous pourrions multiplier longtemps des citations analogues à celles qu'on vient de lire, et qui prouvent combien Rousseau fut aimé. Ces fragments suffisent. Ils disent éloquemment la puissance de fascination de cet homme de génie, qui exprima l'ivresse des cœurs aimants avec une éloquence que nul n'a égalée.

En présence de toutes ces lettres des femmes les plus séduisantes d'une époque, un regret saisit l'âme : on voudrait les avoir connues, les avoir admirées, et les avoir aimées ; on s'attriste à la pensée que leurs séductions, leur absence de préjugés, leur curiosité intellectuelle ne revivront jamais, et on enveloppe leur souvenir de la plus affectueuse des caresses.

Prestige incomparable du génie ! Sans Rousseau, la plupart de ces femmes charmantes seraient ignorées de nous ; leur trace gracieuse aurait été recouverte par la

poussière du temps et de l'oubli, et, depuis longtemps, nul n'en parlerait plus. Il leur a suffi de témoigner quelque sympathie à l'écrivain de la *Nouvelle Héloïse* pour que leur mémoire fût sauvée du naufrage.

Elles n'ont rien perdu, en s'intéressant à l'infortuné Jean-Jacques ! « Un rayon de sa gloire est tombé sur elles », suivant le mot de Sainte-Beuve, et, paré de cette clarté magistrale, leur nom ne périra jamais !

## V

## Jugement d'une Parisienne de nos jours sur J.-J. Rousseau.

Afin de compléter notre Étude, l'idée nous est venue de nous adresser à une femme de notre temps, remarquable, elle aussi, par la culture de son esprit, et de lui demander son appréciation sur Rousseau. Elle a bien voulu nous envoyer quelques pages que nous sommes fier de publier. Le lecteur pourra ainsi comparer le jugement d'une Parisienne toute moderne, avec les sentiments qu'éprouvaient pour Jean-Jacques les femmes les

plus captivantes du siècle dernier, et il constatera que, sous des formes différentes, toutes rendent le même hommage à son génie consolateur.

Voici l'intéressante réponse de notre correspondante.

Paris, Août 1890.

Que pensez-vous de Rousseau ? me demandez-vous, Monsieur. Porter un jugement sur quelqu'un, surtout sur un grand homme, m'a toujours semblé chose fort grave ; car on doit tenir compte du milieu où il a vécu, des idées de ses contemporains ; enfin et surtout, de ses intentions, et des conséquences qu'ont eu ses actes et ses doctrines. Je vais cependant essayer de vous répondre.

En dehors de l'admiration absolue de son œuvre, Rousseau, être sincère et complexe, ne peut, à mon avis, inspirer à notre époque que des sentiments complexes, comme ses sensations, comme lui-même.

Attaqué par ses amis, qui l'appelèrent « Déserteur de la Philosophie, » alors qu'il venait de sauver la Philosophie, en l'arrêtant sur le chemin du matérialisme et du doute absolu, Rousseau sut forcer ses ennemis eux-mêmes à proclamer son génie.

L'apparition de l'*Émile*, qui restera, avec le *Contrat Social*, son œuvre fondamentale, souleva des haines, et de violentes

critiques, mêlées à des admirations profondes. Le sceptique d'Alembert, malveillant pour l'homme, mais judicieux avant tout, avoua que ces livres « mettaient Rousseau à la tête de tous les écrivains ».

Rousseau, en effet, était animé d'un souffle génial, que ses détracteurs les plus acharnés n'ont jamais pu lui dénier; mais, aussi, il était doué d'un esprit paradoxal, qui lui faisait souvent chercher la contre-partie de la thèse proposée, et des opinions généralement admises. On connaît ses débuts, au célèbre concours de l'Académie de Dijon. Le sujet était le suivant : — Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? — Rousseau s'attacha à démontrer qu'il n'y avait rien de plus pernicieux, pour les masses, que la propagation des arts et des lettres, et que cette propagation avait eu, de tous temps, une influence néfaste sur les mœurs. Pourtant, il obtint le prix, sur de nombreux concurrents.

Il s'était senti, a-t-il raconté par la suite, tout à coup illuminé d'une flamme surhumaine, éclairant à ses yeux les hommes et les choses d'une manière toute nouvelle.

Depuis cet instant, il se crut appelé à un véritable apostolat, et, avec l'orgueil immense qui était en lui, il s'étonna que tous ses contemporains ne reconnussent pas à son front la marque d'un Élu de la divinité.

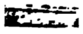
Amoureux passionné de la justice, peut-être parce qu'il se croyait juste entre tous, le contraste frappant, qu'il avait sous

les yeux, du luxe des grandes villes et de la misère des campagnes, rendit très excusable la colère avec laquelle il maudit les capitales. Son axiome démocratique est comme la négation de l'axiome monarchique de Louis XIV, dont les conséquences avaient été terribles avec ses successeurs. Louis XIV avait dit : « L'État, c'est moi. » Rousseau écrivait : « Toute loi, que le peuple n'a pas sanctionnée, est nulle. »

En religion, il eut contre lui, en même temps, les dévots et les athées. Les dévots, car il affirmait que la religion officielle n'était plus celle de Jésus, et que les hommes ne lui avaient fait subir autant de transformations, que pour en faire un instrument de despotisme gouvernemental. Les athées, car il disait : Jamais État ne fut fondé que la religion ne lui servît de base.

Les erreurs même de Rousseau prennent leur source dans de hautes aspirations, et dans sa soif de la justice et de l'égalité, surtout peut-être dans sa haine de l'injustice et de l'inégalité ; son impitoyable logique l'entraîne à admettre les plus impitoyables théories, entre autres celle de Platon, condamnant à mort les athées. Aussi, ses disciples, non moins logiques que leur Maître, crurent devoir couronner la lecture du *Contrat Social* par les échafauds de la Terreur.

En dépit de sa misanthropie, Rousseau ne put empêcher les plus illustres amitiés d'aller à lui, dans ce dix-huitième siècle, si fécond en esprits éclairés. Nous citerons : le maréchal de Luxembourg, le Prince de Conti, M. de Malesherbes, chargé



pourtant de la Censure ; enfin et surtout, les femmes : Mme de Warens, qui lui pardonna toutes ses fautes et jusqu'à son abandon, Mme d'Houtetot, Mme d'Épinay, Mme de Chenonceaux, la maréchale de Luxembourg, pour ne parler que des plus célèbres.

En effet, ce Jean-Jacques devait intéresser plus particulièrement les âmes délicates et sensibles, par la magie de son talent, le charme de son esprit et la passion qui résidait en son âme, et débordait dans ses écrits.

Peu de femmes qui n'aient tressailli d'émotion à la lecture des lettres brûlantes de Saint-Preux à sa maîtresse, et qui ne se soient senties attendries par les confidences de ces parfaits amants.

On a reproché à Rousseau certaines indiscrétions, à l'égard de ses admiratrices ; mais, on a trop oublié qu'il avait défendu de publier ses *Confessions* avant le commencement du dix-neuvième siècle, époque à laquelle il pouvait croire que tous ses contemporains auraient disparu. Pour le rendre plus sympathique à ses amis et aux femmes de toutes les époques, Jean-Jacques eut ses malheurs immérités, les persécutions exagérées dont il fut l'objet, enfin l'espèce de maladie noire qui en fut la conséquence, et permit presque d'oublier ses fautes.

Éprouvé, dès son enfance, par une santé chancelante, sans famille, — il ne s'en créa une que pour le regretter amèrement — quelles ne durent pas être ses souffrances intimes, en face de cette Thérèse indigne, de ce doute qui plana sans

cesse sur la naissance de ses enfants, doute qui, d'après la croyance de George Sand, s'était changé en conviction douloureuse. Cela, du reste, semble expliquer la façon dont il se conduisit à leur égard.

On l'accusa d'égoïsme, d'ingratitude, de fausseté, d'exagération mensongère ; on cita des preuves, qui en eussent été s'appliquant à tout autre ; mais, la lyre que chacun de nous porte en son être immatériel, vibrait chez Rousseau avec une intensité dix fois plus forte que chez la généralité ; il ne peut donc être jugé de la même manière. Si son éducation lui avait appris à maîtriser sa sensibilité excessive, il eût sans doute été malheureux, car les êtres trop puissamment doués quant à la passion et à l'idéalité, ne peuvent échapper au malheur ici-bas ; mais, il eût été moins torturé par ces misères fantastiques de toutes les heures, qui finirent par rompre l'équilibre de ses facultés.

Parfois, venait s'ajouter à ses souffrances le sentiment de cette situation anormale. Il écrivait en effet, en mars 1768 : « Quelque altération qui survienne à la tête, le cœur restera le même. » Plus tard, il avoua à son ami Corancez qu'il avait quitté l'Angleterre dans un véritable accès de folie, se croyant poursuivi, jusque dans son exil, par les agents du ministre Choiseul.

Revenu en France, dans ce coquet et riant ermitage d'Ermenonville, Rousseau eût dû enfin se trouver tranquille, sinon heureux : mais, hélas, l'hypocondrie, due en grande partie

aux causes morales que nous avons développées plus haut, et aussi, à des souffrances physiques qui exaltaient sa sensibilité nerveuse, l'hypocondrie avait exercé sur son organisme d'effrayants et irrémédiables ravages.

Bien loin de s'exagérer, comme tant d'autres, l'influence qu'il exerçait sur son siècle, il s'exagéra son isolement. S'il entendit les échos, répondant à sa voix puissante, qui allait donner une nouvelle impulsion au monde, il les crut menteurs ou railleurs ; il méconnut la sincérité des disciples qui affluaient vers lui, et n'eut pas cette suprême satisfaction, pour un superbe de son tempérament, de voir sa doctrine mise en œuvre, le vieux monde s'écrouler sous ses coups, des hommes nouveaux surgir de toutes parts, en se recommandant de son nom, une société tout autre succéder à cette société vieillie qu'il avait condamnée, et la marche vers le progrès accomplie, pour ainsi parler, sous son patronage.

Rousseau, en effet, a été l'instigateur des idées bonnes ou mauvaises, de la génération qui a suivi la sienne ; son influence se fait sentir partout et jusque dans les arts. La peinture avec David, la musique avec Méhul et Grétry, lui rendent hommage en revenant vers la simplicité, trop oubliée au milieu des mignardises du commencement du dix-huitième siècle. Aussi, quelque réserve que l'on fasse sur le caractère de l'homme, on ne peut oublier sa gloire, son génie ; et l'admiration reste sincère pour cette organisation merveilleuse qui lui permit d'être à la fois poëte, romancier, législateur, phi-

losophe, musicien, tout en restant, par-dessus tout, l'Amant de la Nature et de la Vérité.

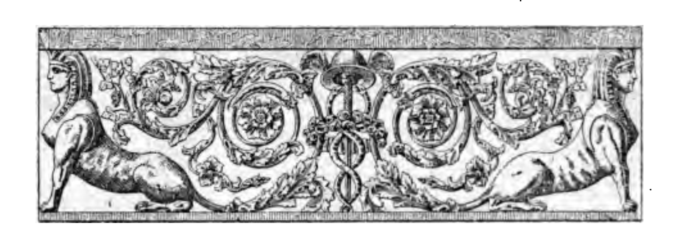
COMTESSE DE C***

Tous ceux qui liront ces pages diront, comme nous, que l'aimable femme qui les a écrites aurait eu sa place marquée dans le salon de la sémillante Mme d'Épinay, et eût été l'amie de la bonne et pimpante Mme d'Houtetot.

H. B.

Paris, octobre 1890.





# Table des Matières.





RENNES, ALPH. LE ROY

*Imprimeur breveté.*

# ŒUVRES

DE

# Hippolyte Buffenoir

| | | |
|---|---|---|
| Les Premiers Baisers, poésies (2e édition). Magnifique volume sur papier de Chine . . . . . . . . . . | 3 fr. | » |
| Les Beaux Jours d'un Poète, étude parisienne (2e édition . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| La Roche Tarpéienne ou Lettre sur le Gambettisme. Une forte brochure . . . . . . . . . . . . | » | 50 |
| Gambetta devant la Justice du Peuple. Une forte brochure (60e édition). . . . . . . . . . . . . . | » | 50 |
| Les Allures viriles, poésie et prose. Édition de luxe (2e édition). 1 vol. . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |
| Robespierre, aperçus sur la Révolution . . . . . | 2 | » |
| Pour ceux qui n'ont pas de foyer, poème . . . . . | » | 50 |
| Deux Discours en l'honneur d'Alfred de Musset. | 1 | » |
| La Vie ardente, poésies (3e édition) . . . . . . . . | 3 | » |
| Les Drames de la place de Grève, roman historique (6e édition) . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |
| Le Député Ronquerolle, roman de mœurs contemporaines (6e édition). . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |
| Cris d'Amour et d'Orgueil, poésies (5e édition) . . | 3 | » |
| Jean-Jacques Rousseau et les Femmes, étude philosophique. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 | » |

## SOUS PRESSE :

| | | |
|---|---|---|
| Confessions et Souvenirs . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |
| Pour la Gloire, poésies . . . . . . . . . . . . . . | 3 | » |

RENNES, ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ.




| DATE DUE | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |